

LE DERNIER DES TREMOLIN

Par Ed. DRUMONT

I

Le matin du mercredi des Cendres de l'année 184..., la grande place du petit chef-lieu de canton, Saint-Julien, présentait un aspect des plus animés. Dans ce patriarcal et pittoresque Forez, si attaché à ses vieilles coutumes qu'il sera vraisemblablement la dernière des provinces de France à conserver les mœurs d'autrefois, la cérémonie des Cendres a une importance plus significative qu'ailleurs. On ne se contente point du simulacre. Le prêtre imprime la trace bien réelle sur les fronts courbés par le repentir, et beaucoup se gardent d'effacer cette éloquente empreinte et marchent recueillis jusqu'à leur demeure, tenant à emporter avec eux cette poussière chrétienne, témoignage matériel du néant humain, commentaire palpable du : *Memento quia pulvis es*.

Tandis que, sur la place, défilaient les premiers accourus à la pieuse solennité, d'autres arrivaient devant les marches de l'église. On souriait un peu en les voyant pâles et les traits tirés. Ceux-là, en effet, avaient été enterrer Carnaval...

Personne n'était choqué, à Saint-Julien, de voir, à l'issue de la messe, le père *Vanité* monter sur un tonneau et haranguer la foule. *Vanitas vanitatum* était le seul mot que le brave homme eût retenu des sermons qu'il fréquentait assidûment. Sur ce thème il brodait sans cesse d'interminables homélies. Parfois la sagesse, qui aime les simples, visitait l'orateur forain, et de ses lèvres jaillissaient, comme des lueurs soudaines, des improvisations fortuitement magnifiques. "Il y a des sages plus fous que ce fou," disaient de bons esprits ; et tel était l'avis du brave curé, M. Clémenson. Jamais il ne se scandalisa qu'on prêcha si près de l'église ; il envoyait toujours un signe amical de la main, au contraire, au pauvre *Vanité* qui, dès qu'il l'apercevait, sautait tout honteux à bas de son tonneau...

Le jour où commence cette histoire, cependant, l'attention publique était un peu détournée du père *Vanité* par la présence du *Muet*. Celui qui ne parlait jamais faisait du tort à celui qui parlait toujours...

Nul personnage, d'ailleurs, n'était plus extraordinaire que celui que l'on appelait de son nom Fafernou ; mais que l'on connaissait à six lieues à la ronde, sous le nom du *Muet*. Il pouvait bien avoir vingt ans, mais il en paraissait à peine quinze, à ne regarder que le visage intelligent et sournois, comme un visage de chat, mélancolique aussi, comme le visage de certains chats qui sont destinés à mal finir. Son être tout entier tenait du félin ; il ne marchait pas, il bondissait : sauter d'un premier étage était pour lui un jeu ou plutôt un système beaucoup plus commode que de descendre un escalier ; il avait du chat la sociabilité digne ; il avait aussi le sans-façon de cet allié de l'homme qui n'est point un animal domestique, mais un animal sociable. Il n'était point jusqu'aux raucques murmures qui s'échappaient de cette bouche muette qui ne ressemblaient à un miaulement, et tantôt caressants, tantôt menaçants, n'offraient la variété d'intonations que le chat sait trouver pour exprimer ses sentiments. Muet seulement, et non pas sourd, il avait une manière d'écouter qui n'appartenait qu'à lui. Il semblait, en certains cas, à examiner la façon dont cette figure reflétait l'impression produite par les discours tenus devant lui, que la parole fût une lumière et qu'elle possédât la puissance de colorer ce visage des couleurs différentes du prisme...

Ce qui frappait l'observateur chez ce déshérité de la Nature, auquel la Nature repentante semblait avoir voulu restituer l'équivalent de la parole refusée, c'était les mains. Elles étaient prodigieuses ces mains, énormes, noueuses, effrayantes au point de vue de la force, merveilleuses au point de vue de l'intelligence. Elles parlaient, elles exprimaient non point seulement le besoin immédiat et brutal, mais les délicatesses

mêmes de la vie civilisée et les nuances les plus fines de la pensée.

Tel il était, et les paysans ne se lassaient pas de regarder le *Muet*, quand le *Muet* consentait à se laisser regarder.

Un tilbury, arrivant sur la place, vint déranger les groupes.

—Le docteur Brissey ! dirent les paysans, vous allez voir la figure du *Muet* !

Effectivement, en apercevant celui qui conduisait le tilbury, la figure de Fafernou, tout à l'heure souriante et presque joyeuse, se décomposa et prit une expression d'indescriptible fureur. Il montra le poing à la voiture qui disparaissait rapide à l'angle de la place et poussa un rauque *cheu, cheu...*

Nul ne parut s'étonner de la manifestation de cette antipathie. On savait que le pauvre *Muet* n'avait point de raisons pour aimer le docteur.

Le malheureux, en effet, n'était pas muet de naissance ; il avait toujours été lent à parler, mais une violente émotion avait arrêté pour jamais dans cette bouche les premières paroles qui sortaient déjà difficiles et rares. Tout le monde connaissait cette aventure dans le pays.

Le père Fafernou était fermier du docteur Brissey, fermier de malheur, comme on dit, sur lequel la malchance semblait s'acharner. Il avait été grêlé trois années de suite, sa femme se mourait de phthisie, lui-même tremblait les fièvres. L'enfant était malingre et bizarre. Un jour, les huissiers vinrent et, cachant des larmes sous des airs farouches, accomplirent la mission pour laquelle ils avaient été requis. Le père et la mère étaient au lit et, mêlant la réalité au délire de la fièvre, gémissaient, pleuraient, appelaient au secours. L'enfant, dont la cervelle encore à demi remplie d'ombres, ne comprenait rien à cette scène, essaya de mordre les huissiers, tandis que le chien, plus instruit, leur léchait les pieds. Les huissiers sortirent un moment et confèrent avec quelqu'un qui les attendait. On les entendit intercéder, et l'on entendit l'homme répondre : "Faites votre devoir, ou j'adresse une plainte au tribunal de Moutbrison."

—C'est cet enfant qui vous effraye ? ajouta l'homme, et, prenant par la peau du cou le petit qui s'était glissé à pas de loup jusqu'au groupe pour essayer de deviner l'entretien, il l'envoya, d'un bond, de l'autre côté de la haie.

Le père et la mère Fafernou ne survécurent guère à la saisie, vente et expulsion. Quant à l'enfant, terrifié par cette crise, qui l'avait révolutionné au moment où son intelligence paresseuse et lourde s'éveillait à peine, il resta muet à partir de ce jour. Longtemps il vécut presque à l'état sauvage, ne quittant les bois que pour manger un morceau dans quelque ferme, et s'enfuyant vite comme s'il eût peur de cette civilisation qui l'avait si durement accueilli à son entrée dans la vie...

Cette histoire était familière à tous ; mais les paysans, chez lesquels les impressions sont rares, et par conséquent persistantes, ne se lassaient point d'en parler lorsqu'ils voyaient le *Muet*.

Le *Muet*, parfois, entendant ce qu'ils disaient, complétait les récits par une pantomime expressive et saisissante qui ressuscitait à tous les yeux le drame lui-même. Parfois aussi il gardait un profond silence, c'est-à-dire que ses mains restaient immobiles et croisées sur sa poitrine.

Ce jour-là, surexcité par la vue du docteur, il se fût peut-être mêlé à l'entretien, si la présence d'un jeune homme, qui sortait de l'église, où sans doute il s'était attardé à prier n'eût fait une diversion à la conversation générale.

Le nouveau venu, paraît-il, était sympathique à chacun, car presque tous les chapeaux se soulevèrent devant lui avec une nuance de respect que ne commandait point l'extrême jeunesse du nouvel arrivant.

—Bonjour, monsieur Pierre, disaient les uns.

—Bonjour, monsieur Pierre Brissey, faisaient d'autres, en ayant soin d'accentuer le prénom de Pierre.

—Notre bonjour à la dame de Trémolin, ajoutaient plusieurs.